

LES « JEUNES DE CITÉ »
Territoires et pratiques culturelles
Éric Marlière

Presses Universitaires de France | « Ethnologie française »

2008/4 Vol. 38 | pages 711 à 721

ISSN 0046-2616

ISBN 2130566014

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2008-4-page-711.htm>

Pour citer cet article :

Éric Marlière, Les « jeunes de cité ». Territoires et pratiques culturelles, *Ethnologie française* 2008/4 (Vol. 38), p. 711-721.
DOI 10.3917/ethn.084.0711

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les « jeunes de cité »

Territoires et pratiques culturelles



Éric Marlière
Université de Versailles-Saint-Quentin

RÉSUMÉ

Les modes de vie des « jeunes de cité » s'apparentent le plus souvent à des représentations homogénéisantes fondées sur l'image d'une communauté de destin. Or, il existe des différences de pratiques culturelles chez les jeunes selon la classe d'âge, le parcours scolaire, les affinités, la nature des pratiques culturelles ou les origines familiales. Cet article montre en quoi les modes de vie de la jeunesse des quartiers populaires peuvent être divergents entre ceux qui pratiquent la religion de manière assidue, ceux qui font du sport ou bien encore les jeunes qui sont dans des activités délictuelles. Bien entendu, l'histoire migratoire ajoutée à l'histoire locale crée une sorte de dénominateur culturel commun qui fait que ces jeunes ont également des pratiques culturelles communes et spécifiques.

Mots-clés : Jeune des cités. Culture. Famille. Mode de vie. Migration.

Éric Marlière
 Centre de recherches sociologiques sur le droit et les institutions pénales (CESDIP)
 CNRS/Ministère de la Justice/Université de Versailles-Saint-Quentin – UMR 8183
 Immeuble Edison
 43, boulevard Vauban
 F-78280 Guyancourt
 e.marliere@orange.fr

Cet article repose sur une enquête ethnographique menée dans une des plus anciennes cités HLM. Située au cœur d'un quartier de « banlieue rouge » en voie de transformation, cette cité rénovée au milieu des années 1980 est restée à dominante populaire dans sa composition aujourd'hui. Dans ce quartier en voie de désindustrialisation, l'appréhension des modes de vie des enfants d'ouvriers et d'immigrés – appelés communément « jeunes de cité » – nous apparaît dès lors indispensable pour observer les mutations qui s'opèrent aujourd'hui. En réalisant une enquête d'un an sur les lieux (entre 1999 et 2000), nous avons accompli une étude approfondie des modes de vie de 120 jeunes environ. L'hypothèse de départ formulait l'idée qu'il existe une fragmentation des rapports sociaux qui se manifestent en plusieurs groupes parmi ces jeunes. L'objet de cette contribution est donc de montrer en quoi les positions sociales occupées par les groupes et leurs pratiques spatiales permettent de comprendre les différents modes de vie. Dans une première partie, nous restituerons le contexte et les méthodes utilisées.

Pour la seconde et dernière partie, nous présenterons la composition de ces groupes et ce qui les différencie. Nous concluons sur le fait que l'existence de ces groupes ne peut occulter, et ce de manière paradoxale, que ces jeunes vivent dans un espace d'interconnaissance et qu'ils ont également une histoire sociale et migratoire commune.

■ Une enquête au cœur d'une jeunesse populaire dans un ancien quartier de « banlieue rouge »

• *Un contexte d'enquête difficile*

Chercheur « indigène » – fils de locataire de la cité étudiée –, j'ai été amené au cours de mon enquête à interroger la population juvénile souvent plus jeune, parfois plus âgée. Il a fallu s'armer contre cette connaissance intime car, au-delà de la distanciation et de l'objectivation nécessaires à tout travail en sciences

humaines, l'objet « jeunes de banlieues » n'est pas un sujet comme les autres. D'autres sociologues ont réalisé un exercice similaire dans un contexte territorial dominé par les jeunes hommes parfois en rupture avec le monde du travail [Kokoreff, 2003] ou par des adolescents adoptant des codes spécifiques au monde de la rue [Lepoutre, 1997]. Si la « *neutralité axiologique* » avec le monde social reste impossible pour tout chercheur en sciences humaines [Bourdieu, Chamboredon, Passeron, 1966], l'apport incontestable de cet article est l'accès aux « *coulisses* » pour citer Goffman. Cependant, sur ce type de terrain soumis à la stigmatisation, le travail du sociologue peut se résumer pour l'essentiel des jeunes ici à celui d'un « *flicologue* » ou d'un « *socio-flic* ». Le fait de venir avec un magnétophone et un carnet de notes pour retranscrire les propos peut paraître inquiétant¹ : le sociologue est lui-même observé par ceux qu'il cherche à étudier [Mauger, 1992 : 128]. Pour tenter de contrecarrer cet inconvénient difficilement surmontable, j'ai tout de même opté, au final, pour l'image d'historien, de « *sportif* », de « *camarade* » et de jeune né dans ce quartier.

Le second problème, plus personnel, est à mon sens d'ordre déontologique. Étant du quartier et jeune moi-même, et ce malgré l'atmosphère suspicieuse décrite à l'instant, j'ai toujours eu la confiance des personnes auprès desquelles j'enquêtai. En effet, je ne me suis jamais déclaré sociologue en tant que tel et j'ai pu accéder aux « *coulisses* » ; donc entendre, écouter et retranscrire des propos qui consistaient au final à retranscrire des pratiques, des faits, des paroles dans le cadre d'un travail universitaire. Plus tard, en retranscrivant mes notes, le sentiment de trahison a parfois dominé mon écriture [de Gauléjac, 1996]² tant l'objet étudié n'est pas neutre (sur le plan médiatique) et renvoie à une dimension politique qu'il est inutile de rappeler ici.

• *Décomposition des « banlieues rouges » et mutation des « quartiers populaires »*

Le contexte historique de l'enquête – situé au cœur d'une « *banlieue rouge* » – est essentiel pour comprendre les changements qui s'opèrent dans la proche banlieue nord de Paris³. Sans revenir sur les mutations qui ont affecté les « *classes ouvrières* » à l'usine depuis plus de vingt ans maintenant [Beaud, Pialoux, 1999], ni sur les ruptures qui ont remis en cause les « *destins ouvriers* » [Terrail, 1991 ; Schwartz, 1990] mais en insistant davantage sur la fin du monde ouvrier et « *du système*

social qui l'accompagnait » [Dubet, Lapeyronnie, 1992], l'espace étudié en voie de désindustrialisation massive depuis vingt ans [Maséra, Grason, 2004]⁴ montre la rupture qui s'opère après soixante-dix ans d'histoire ouvrière. Les changements urbanistiques, la disparition des usines et des habitations vétustes laissent progressivement place à des activités tertiaires, à l'arrivée du métro et du RER C, à des logements accessibles à la propriété et des allées piétonnes marquant ainsi les ruptures avec le passé industriel.

« *On ne reconnaît plus rien ici ! Aujourd'hui, c'est des petits pavillons avec des bourges [...] y'a vingt ans c'était le daron qui bossait là avec son bleu de travail et sa gamelle !* » (38 ans, ancien délinquant, issu d'une famille marocaine, aujourd'hui marié, père de deux enfants et manutentionnaire).

« *Il faut se poser des questions ! Regarde ce qu'il est devenu ce quartier. Et comprendre ce qu'on va devenir nous les ouvriers ! On a l'impression de ne plus être à sa place ! C'est vrai, non ?* » (30 ans, manutentionnaire à la SNCF, issu d'une famille algérienne, délégué syndical à FO).

Les changements qui ont lieu sur ce terrain d'enquête bouleversent à la fois l'avenir de ces enfants d'ouvriers et d'immigrés (pour la plupart) qui ne peuvent devenir ouvriers⁵ mais également les repères territoriaux. Le rôle de la mémoire comme référent identitaire ne trouve son support que dans un espace physique stable où les acteurs (en l'occurrence les jeunes ici) peuvent perpétuer l'existence de leurs modes de sociabilité [Halbwachs, 1997 : 193-236]. Or, dans cet espace territorial et social en « *recomposition* » [Boucher, 2004] ou dans les manières de traiter le problème [Tissot, 2007] où l'on voit apparaître l'émergence de problématiques nouvelles au sein des « *banlieues rouges* » [Bacqué, Fol, 1997], la question des modes de vie de ces jeunes nous apparaît des lors centrale.

• *Des groupes comme outils révélateurs de la fragmentation des rapports sociaux entre jeunes*

Le corps de la recherche procède d'un travail d'observation participante associé à des entretiens informels [Kauffman, 1996] et à des analyses de conversation permettant, d'une part, de recueillir du discours en situation (telle que les halls, le café du quartier, les bancs publics) et, d'autre part, de réunir des propos en situation d'entretiens à l'aide d'une grille de questions homogènes préparée au préalable [Blanchet, 1997] : nous avons réalisé 25 entretiens formels auprès de l'échantillon large de jeunes que j'estimais

représentatif des différents groupes ; au-delà des caractéristiques démographiques (âge, sexe, taille des familles) et des variables sociales (niveau d'étude, emploi, statut), l'entretien avait pour objectif de connaître les activités du jeune, ses loisirs, ses projets, ses ambitions et avec qui il passe ses journées. Nous avons également procédé à un travail d'observation (parfois participante) dans le café, les halls, l'espace résidentiel, pour saisir les modes de vie de ces jeunes et ce qui les distingue les uns des autres. Et pour appréhender au mieux cette diversité des modes d'occupation spatiale, nous avons procédé au comptage, une fois par semaine, du nombre de jeunes investissant le territoire local se traduisant un jour par mois par un recensement réalisé toutes les heures. Pour les jeunes observés ici, la « cité » se limite à un territoire bien précis où les frontières sont définies par des obstacles urbains (routes, murs d'usine, autres habitations) [Gaboriau, 1995]⁶. Ces jeunes définissent et construisent leur espace territorial en fonction des « ressources » que procure l'espace de la cité.

Ainsi, les différents groupes observés occupent cet espace en fonction des pratiques culturelles qui les singularisent : par exemple, les jeunes qui ont des usages que l'on peut qualifier de « déviant » [Becker, 1985 ; Ogien, 1995] investissent l'espace de la rue, territoire où se situent les cafés et passent les lycéens consommateurs de cannabis⁷. Les *musulmans pratiquants*⁸ se retrouvent dans un lieu où se situent précisément les deux salles de prières. De même les *post-adolescents*⁹ se situent dans la cour de la cité où se trouvent les cages d'escalier ; il existe ainsi sept groupes distincts de jeunes. Ces groupes – visibles au bout d'un certain temps d'immersion – se développent en raison d'intérêts communs qui peuvent exister entre les jeunes. L'espace de la cité apparaît alors comme le support principal du *lien social* qui construit à la fois l'interconnaissance qui relie tous les jeunes entre eux mais également un lieu où se construisent des groupes de pairs et des petits réseaux plus denses de sociabilité se matérialisant spatialement par des groupes et non par des bandes [Robert, Lascoumes, 1974 ; Esterlé-Hédibel, 1997 ; Mauger, 2006]¹⁰. Ces derniers sont composés en moyenne d'une quinzaine de personnes environ. Dans cet espace commun où tous les jeunes se connaissent (depuis l'enfance), se « serrent la main » et cohabitent – certains sont également frères, cousins, anciens compagnons de jeu, ont eu les mêmes professeurs ou ont été dans la même classe –, les groupes sont ainsi les révélateurs visibles d'une fragmentation des rapports sociaux qui se développe au fur et à mesure que ces

jeunes prennent de l'âge et empruntent des chemins différents.

« *Je ne traîne pas avec les fumeurs de cannabis. On a rien à se dire ! Ouais, on a grandi ensemble mais bon voilà, quand on se voit on rigole cinq minutes mais c'est chacun ses affaires !* » (23 ans, étudiant en licence de physique, issu d'une famille marocaine).

Les propos évoqués à l'instant montrent que les jeunes de cette cité ont des parcours dissonants : autour de l'école, de l'intérêt dévot pour la religion, de la passion pour un sport, pour les « sorties branchées » ou encore des aptitudes pour des activités « déviantes »¹¹.

« *Le plus important c'est la foi en Dieu ! Il faut faire la prière c'est le plus important ! Ici y'a des copains du quartier qui fument du haschisch, qui draguent des nanas dans les parcs et même qui boivent en cachette. On a grandi ensemble c'est vrai. Y'a des mecs avec qui j'ai gardé des affinités mais un musulman qui a la foi doit prendre ses distances avec ses anciens potes. Il faut que l'on reste entre frères ! T'es obligé sinon tu perds ta foi ! C'est la vie, c'est comme ça !* » (28 ans, titulaire d'une licence en informatique, marié, sans profession, originaire d'une famille algérienne).

La pratique religieuse rapproche ce témoin d'autres musulmans assidus à la prière et l'éloigne de ses anciens copains. Les centres d'intérêts communs réunissent certains jeunes et en séparent d'autres.

« *Voilà, j'étais à un moment dans le business ! J'allais pas traîner avec des mecs qui n'ont rien à voir avec moi ne serait-ce que pour les foutre dans la merde. Aujourd'hui je me suis rangé et j'ai coupé les ponts moi-même avec les mecs qui sont restés des voyous. Qu'est-ce que ça va m'apporter de rester avec ces mecs-là ? Rien !* » (38 ans, ancien délinquant, issu d'une famille marocaine, aujourd'hui marié, père de deux enfants et manutentionnaire).

Ces groupes ne sont pas étanches – on ne reste pas toute sa vie de jeune forcément dans le même groupe¹² – mais ils sont identifiables à l'observation, aux propos des jeunes eux-mêmes, à l'intensité des relations qui unit certains jeunes plus que d'autres ainsi qu'à mon « *expérience de ce terrain* » [Fabre, 1986]. Ces groupes sont l'œuvre d'une construction idéal-typique [Weber, 1965] liée à la complexité des modes de vie de ces jeunes dans leur cité mais dont les mécanismes et les procédés sont autant de bricolages dont il faut garder le secret [Digard, 1976]. Ainsi, les différents regroupements constatés ne sont pas l'œuvre d'une typologie et nous ne pouvons les comparer dans l'immédiat, par exemple, aux travaux de Gérard Mauger [*op. cit.*]¹³ pour qui les trois pôles constatés au sein de la jeunesse populaire sont l'œuvre d'une

construction plus complexe. Davantage ethnographique, cette enquête repose sur la seule variable du territoire où l'on tente de reconstruire des pratiques culturelles ou du moins ce qui semble caractériser les pratiques sociales de ces jeunes dans le territoire d'une cité [Marlière, 2005].

■ Des groupes de jeunes évoluant séparément dans un même espace social et résidentiel

- *Les vétérans : des adultes qui fréquentent encore l'espace résidentiel*

Les *vétérans*, par leur dénomination, constituent une sorte d'entorse à la définition « classique » de la jeunesse puisqu'ils sont parfois âgés d'une cinquantaine d'années. Les personnes appartenant à ce groupe ont occupé l'espace de la cité durant les années 1980 en tant que jeunes et investissent encore de temps à autre la cité. Ces *vétérans* ont été confrontés les premiers au chômage, au racisme mais aussi à la violence et à la délinquance. Ils s'apparentent en quelque sorte aux jeunes rencontrés par François Dubet voici vingt ans en pleine période de délitement des « banlieues rouges » [Dubet, 1987]. Les *vétérans* de cette cité ont connu le lent déclin du monde ouvrier local et constituent la première génération d'ouvriers à prendre leurs distances avec l'univers de l'usine.

« *Donc, à l'époque, quand tu entrais dans une boîte, tu étais parrainé par un ancien qui te formait. Moi, le mien, c'était un vieux, il branlait rien, il s'occupait même pas de moi. Il était toujours à la cafétéria. Il arrivait toujours une heure après pour me gueuler dessus. Au bout de la quatrième fois, je lui dis "écoute vieux poivrot, tu vas commencer par fermer ta gueule !" et je suis allé monter voir le chef du personnel ...* » (52 ans, enfant d'immigré marocain, célibataire, un enfant, aide-documentaliste).

Il faut rappeler que l'apprentissage dans le monde ouvrier se faisait « sur le tas » et souvent de manière autoritaire envers les jeunes [Dewerpe, 1998]. On voit très bien les ruptures qui s'opèrent alors avec notre témoin, jeune à l'époque, qui refuse l'autorité d'un ancien. De même, dans cet entretien, il raconte qu'il ne s'entend pas avec les syndicats de l'usine et qu'il sentait un certain racisme à son égard : il prendra la porte de l'usine avec quelques autres jeunes du quartier.

Les *vétérans* (une dizaine de personnes au moment de l'enquête) ont vécu les métamorphoses du quartier, le

délabrement de l'ancienne cité ouvrière et ont subi les effets sociaux de la crise à la fin des années 1970. Ce vécu commun s'est structuré autour des décès – dans des conditions tragiques pour beaucoup au début des années 1990 – en raison de parcours réalisés dans la grande délinquance et de la consommation de produits stupéfiants [Kokoreff, 2000]. Lors d'une conversation « informelle » entre deux *vétérans* dans l'espace de la cité, la mort de certains jeunes de cette classe d'âge alimente souvent les discussions : « *Tu te rappelles de Pupu. Il aimait la vie. Il n'a pas eu de chance. C'était un bon voleur, il savait se battre, un déconneur de première. Il nous manque. Pourquoi il a touché à cette connerie !* (37 ans, couvreur, enfant de parents algériens, marié, deux enfants).

– *Ouais et Mourad alors ? Mort du sida à cause de cette came à 28 ans et à propos du déconneur Idriss hein ! On rigolait pas hein avec Idriss ? Quand j'ai appris qu'on l'a pendu parce qu'il était entré dans des affaires louches j'ai flippé...* » (38 ans, chômeur, enfants de parents antillais, ancien voyou, célibataire).

Ces propos montrent que ces adultes ont traversé des « périodes difficiles » en étant parfois pris dans des processus de délinquance, de prise de produits stupéfiants et d'exclusion du marché du travail. Une partie de ces adultes symbolise également la déception à l'encontre d'un militantisme proche du parti communiste ou de la « marche des beurs » dans les années 1980 [Bouamama, 1994]. Aujourd'hui, ces adultes se réunissent dans le café du quartier pour jouer aux cartes ou au stade de la ville à travers la passion du football qui les réunit encore chaque week-end : « *Le quartier c'est ma jeunesse. Tiens, quand je pense aux conneries avant qu'on faisait dans la cité. C'est pourquoi le café, c'est le seul lieu qui n'a pas changé et dans lequel on se retrouve entre nous. On parle des mecs qui sont morts, on parle de football [...] on fait une petite partie de baby comme avant. Quand je pense que ce café ils vont le démolir [...] il va rien rester ici !* » (M., 39 ans, marié, trois enfants, contremaître, issu d'une famille algérienne).

Les *vétérans* appartiennent à la première classe d'âge de la dernière génération ouvrière du lieu. Ils sont en quelque sorte les intermédiaires entre les parents ouvriers (immigrés pour la plupart) et les classes d'âge suivantes que l'on nomme communément « jeunes de cité ».

- *Les galériens¹⁴ : entre pratiques « illégales » et insertion professionnelle aléatoire*

Les *galériens* se caractérisent également par une occupation quotidienne et intensive de la cité. Ces jeunes trentenaires occupent le territoire dès la fin de la

matinée vers midi jusqu'aux alentours de deux heures du matin. Ils se rendent à la maison pour manger en début d'après-midi et, le soir, ces jeunes vont manger en groupe dans la même sandwicherie « grecque ». L'hiver ils sont le plus souvent au café tandis que l'été ils restent dehors dans l'espace public de la rue où se trouve l'entrée principale de la cité. Ces jeunes vivent du RMI et de petits trafics. Leur vie se retrouve autour de l'espace de la cité où ils naviguent entre le café (où ils vont prendre le plus souvent un thé à la menthe et jouer au baby-foot), l'épicier (l'« Arabe du coin »¹⁵) qui remplace le réfrigérateur de la maison – où ils consomment boissons gazeuses, « Yop », barres chocolatées ou chewing-gum et donnent une pièce à un enfant de la cité pour s'acheter une friandise –, et les « barrières vertes » situées sur la rue afin de se retrouver entre eux pour discuter et regarder les gens ou les voitures passer.

La plupart des *galériens* ont été confrontés à l'échec scolaire. Les *galériens* ont connu une période de difficultés plus ou moins intenses au plus fort de la crise des années 1990 et peinent toujours à s'insérer dans le monde du travail. Les plus touchés se rapprochent progressivement des classes d'âges plus jeunes de la cité que sont les *délinquants*¹⁶. Une majorité d'entre eux sont inquiets pour leur avenir et recherchent de plus en plus activement un emploi ou des formations : « *On est plus des gamins. Et il faut que je me marie. Qu'est-ce que je vais faire si je ne trouve pas de taf, hein ? Il faut que je me bouge ! C'est obligé ! Vraiment. Le quartier c'est derrière nous...* » (29 ans, sans profession, célibataire, enfant de parents algériens).

« *On a l'âge de se caser. Faut trouver d'abord le boulot et puis trouver une femme et à notre âge on n'a plus l'âge de galérer. Le quartier c'est la jeunesse et maintenant il faut construire* » (30 ans, célibataire, manutentionnaire en intérim, issu d'une famille algérienne).

Il semblerait que l'âge de trente ans pour beaucoup de ces jeunes symbolise une période charnière qui marque la fin de la jeunesse et surtout des activités « déviantes » ou illégales [Tafferant, 2007]. La période de crise a nettement réduit « *l'espace des possibles* » pour beaucoup de jeunes des milieux populaires [Mauger, 1994] et cette situation pour le moins difficile s'est avérée délicate pour beaucoup de jeunes issus de l'immigration dans les années 1990 [Beaud, Pialoux, 2003]. Ces jeunes se sentent méprisés par les institutions et leur présence régulière de l'espace public en fait à la fois des « voyous » et des alliés objectifs de Saddam Hussein (pendant la première guerre du Golfe) [Wieviorka *et al.*, 1999] : ces jeunes se retrouvent

victimes des contrôles policiers, de la discrimination et des mutations du monde du travail qui les a exclus durablement. Les *galériens* appartiennent à une classe d'âge qui n'a pas connu l'atelier (contrairement aux *vétérans*) mais a vécu le délitement ouvrier : ce groupe de jeunes particulièrement démunis en diplôme et en « savoir-faire »¹⁷ voit le temps de la jeunesse s'estomper sans pouvoir se projeter dans l'avenir.

- Les musulmans pratiquants :
à la recherche d'une alternative idéologique

Le troisième groupe marque une rupture significative dans les modes de sociabilité. Ces jeunes ont à peu près le même âge que les *galériens* : avoisinant la trentaine, ils ont été en partie confrontés aux mêmes difficultés. Ces jeunes se réclament officiellement d'un courant *salafis chaykhiste* : ils ont orienté leur modes d'existence autour d'une pratique assidue de la religion musulmane en respectant les cinq piliers de l'islam¹⁸. Les *musulmans pratiquants* investissent l'espace local en fonction des horaires de prières et forment ainsi un groupe soudé autour de la pratique religieuse. Ils adoptent également une tenue vestimentaire spécifique (barbes et khamis) qui les distingue des autres. Ces jeunes vont à la mosquée le vendredi¹⁹. Ils prient cinq fois par jour, mangent *halal*²⁰, ne boivent pas d'alcool et font le ramadan en plus d'autres jours de jeûne dans l'année. Ces *salafis* se différencient des autres « musulmans » qui ne prient pas et ne font que le ramadan dans l'année : l'activité religieuse intensive est au centre des préoccupations de ce groupe. Ces jeunes ont également investi dans l'apprentissage de l'arabe littéraire pour leur permettre de lire le Coran en arabe et d'apprendre des sourates par cœur. Cette pratique se fait au prix de certains sacrifices (voyages dans les pays du Golfe, temps passé à acheter des livres sur l'islam, à les lire et à prendre des cours d'arabe) et de renoncements (ne pas parler aux filles, se soustraire de la société de consommation et prendre du recul avec les « copains » de la cité). Ces jeunes respectent la *sunna*²¹ et construisent des rapports sociaux autour de la religion musulmane et se reconnaissent dans une sorte de « nation internationale » de l'islam.

Les *musulmans pratiquants* ont suivi, pour deux tiers d'entre eux, des études supérieures dans des disciplines scientifiques comme les mathématiques, la chimie ou la physique. Les études sont très importantes car elles permettent d'acquérir une instruction et une culture générale, même si le contenu de certaines disciplines

est remis en question comme la biologie (le *darwinisme*), la philosophie ou encore l'histoire. À la suite de la première guerre du Golfe et des attentats de 1995 à Paris, les *musulmans pratiquants* du quartier vont être confrontés directement aux services de la DST. Cette situation va développer un sentiment de persécution chez ces *pratiquants* : « *Quand tu as affaire à eux, je peux te dire que tu te mets à flipper quand ils t'interrogent au sous-sol du ministère de l'Intérieur ! De toute façon, tous les frères de la cité sont fichés et ça en cas de guerre, c'est chaud pour nous !* » (28 ans, célibataire, diplômé d'une licence d'informatique, sans profession, originaire d'une famille algérienne).

Le témoignage de ce jeune surprenant au premier abord se confirme par la suite avec celui d'un diplômé de troisième cycle en chimie qui fut emprisonné pendant dix mois suite aux attentats de 1995 à Paris [Marlière, *op. cit.*]²² : « *Tu sais qu'au début de mon interrogatoire, ils ont vu mon niveau d'études et ma façon de parler normalement, un capitaine de la DST m'a dit pour rire : "Vous savez, on préfère les petits délinquants à des gens comme vous !"* » (28 ans, titulaire d'un DESS en chimie, marié, un enfant, enfant d'immigrés algériens).

Les musulmans pratiquants du quartier ont le sentiment d'être les nouveaux ennemis de l'intérieur en raison d'une pratique assidue de la religion musulmane. Pour les *salafis* du quartier, le sentiment de persécution s'accompagne, selon eux, d'une « islamophobie » ambiante qui développe chez beaucoup un sentiment d'insécurité : « *Aujourd'hui, on est plus mal vu que les délinquants. On n'aime pas les musulmans en France ! Alors qu'on ne fait rien de mal hormis le fait de pratiquer sa religion, de craindre Dieu et rester honnête ! Mais le système est tenu par des gens qui nous voient en ennemis ! Ils nous mettent dans des camps !* » (30 ans, célibataire, titulaire d'une thèse de physique, parti travailler aux États-Unis puis revenu en 2006, originaire d'une famille algérienne).

Ces jeunes, souvent diplômés, se sentent constamment épiés et observés par les pouvoirs publics en raison de la menace terroriste qu'ils semblent représenter en France. La situation de ces jeunes semble chaotique en France à tel point qu'ils veulent réaliser l'*Hijra*²³ et vivre dans un pays du Golfe.

- *Les invisibles* :
échapper à la condition ouvrière par les études

Les *invisibles*, qui approchent également la trentaine, ne forment pas un groupe au sens où nous l'avons défini précédemment mais plutôt un ensemble de

jeunes qui ne fréquentent pas l'espace résidentiel de manière régulière²⁴. Les jeunes qui composent ce groupe ont des pratiques de sociabilité à l'extérieur de la cité et sont par conséquent absents des rapports sociaux locaux ; ils sont « visibles » dans la cité uniquement lorsqu'ils se rendent à l'école, au travail ou quand ils « sortent ». À l'instar des *musulmans pratiquants* évoqués précédemment, bon nombre de ces jeunes ont réalisé des études supérieures ; un tiers d'entre eux ont d'ailleurs effectué des études en troisième cycle ou dans des grandes écoles, et les autres se sont insérés dans le monde du travail : les *invisibles* se distancient des critères médiatiques de « jeunes de cité ». Quelles que soient les origines familiales (de France, d'Algérie, du Maroc, d'Espagne, de Tunisie, du Portugal), les *invisibles* veulent échapper à la condition sociale ouvrière du père et surtout à l'univers des cités : « *Franchement avec du recul je viens des bas-fonds. Avec le trafic de drogue, les mecs qu'ont mal tourné et parfois des copains de l'école primaire, il faut s'en sortir ! L'école c'était le seul moyen pour moi* » (29 ans, manager, titulaire d'un DESS en management, marié, parents antillais).

À ce titre, les qualifications scolaires et la prise de distance avec le milieu d'origine sont les atouts des *invisibles* pour sortir de l'univers ouvrier. Pour la plupart de ces jeunes, l'origine sociale n'est pas un atout et il faut en faire plus que les autres pour s'en sortir. Il s'agit d'éviter le quartier et de mener une vie ascétique entre sport et bibliothèque, études et fréquentations extérieures au monde des « cités populaires » constituées d'étudiants et de collègues de travail : « *Quand je suis arrivé à l'ESSEC après mon DUT je me suis accroché ! La première année j'ai ramé. Je ne sortais plus dans le quartier. Je ne voyais plus personne. J'étais impressionné par le vocabulaire des profs mais aussi de mes camarades. L'ambiance était bonne [...] ce n'était pas ça le problème. Non, non je n'étais pas à la hauteur. Alors il a fallu que je m'accroche. J'allais à la Fnac, je dépensais des tunes pour les bouquins. J'étais devenu un rat de bibliothèque [...] J'étais même parti pour finir zombie. J'avais même perdu ma petite amie de l'époque. Mais quand j'ai réussi mes examens et parmi les meilleurs ça m'a fait un bien fou ! Vraiment ! Et puis les autres années ça s'est beaucoup mieux passé. J'étais devenu même une référence pour les nouveaux, pour les profs et même pour mes camarades !* » (27 ans, titulaire d'un diplôme de troisième cycle à l'ESSEC, vit en concubinage à Paris, issu d'une famille italienne).

Le parcours évoqué fait de sacrifices est à l'image des diplômés du quartier qui veulent s'en sortir. Être d'origine populaire constitue un handicap certes au départ

mais ces jeunes une fois la socialisation universitaire – ou dans les grandes écoles – acquise (en l’occurrence l’ESSEC ici), la plupart sont appréciés par les enfants de milieu plus aisé en raison de leur énergie et de leur capacité d’adaptation²⁵, d’entreprise (la volonté de s’en sortir) et d’une certaine manière d’être et de penser²⁶. Ces diplômés et salariés des cités sont un peu plus d’un quart ici et constituent également un nombre négligeable de « jeunes de cité » : ils sont parfois les premiers soumis à la « discrimination »²⁷ et à la compétition par le diplôme et subissent plus que tout autre l’effet des « réseaux » en comparaison avec des jeunes aux origines moins modestes qui ont davantage de capital social.

• *Les jeunes en voie d’insertion*²⁸ : *entre études supérieures courtes, petits emplois et consommation*

Ce groupe rassemble des jeunes dont la moyenne d’âge est de 22 ans – soit sept ans de moins que les groupes précédents. Il se caractérise par une forte prédominance de jeunes originaires de familles marocaines – en particulier de la région d’Agadir²⁹. Ces jeunes se retrouvent dans l’espace local en fonction de leur emploi du temps scolaire et de leurs horaires de travail. Ils n’ont pas encore achevé leur scolarité et ont, en parallèle, un travail à mi-temps car beaucoup poursuivent des études en bac professionnel, en BTS ou en DUT : « *Je vais pas faire des études jusqu’à trente piges ! T’as un petit BTS et puis tu te trouves un boulot correct et en même temps tu en profites avec l’argent pour acheter ta petite voiture et sortir le week-end. C’est ça la vie. Il faut profiter quand t’es jeune* » (S., 22 ans, étudiant en BTS, animateur à mi-temps dans une association de quartier, issu d’une famille marocaine).

Ces jeunes effectuent des études qu’ils jugent concrètes pour affronter efficacement le marché du travail et s’épargner ainsi des études longues et coûteuses. Ces derniers ont un comportement plus proche de ce que l’on peut qualifier de la jeunesse d’une manière générale. Ils sortent beaucoup – « soirées branchées » chez ceux qu’ils appellent « les petits-bourgeois » comme ils le disent eux-mêmes³⁰ – et participent entre autres à une course à la consommation (voitures récentes [Polo ou Golf], téléphone portable sophistiqué) tout en assumant leurs conditions de précarité propre à la jeunesse.

« *Un peu d’études, un petit boulot à côté [...] Quand t’es débrouillard, tu peux t’en sortir et rester honnête. Les mecs du quartier qui trafiquent dans la cité ils n’ont rien compris ! En plus à l’école et au taf tu peux te brancher des petites nanas. Le quartier c’est pour retrouver les potes le week-end*

ou le soir. Rester dans le quartier toute la journée je deviendrais fou ! » (M., 23 ans, titulaire d’un DUT, technicien chez Télécom, issu d’une famille marocaine).

Les *jeunes en voie d’insertion* n’ont pas directement connu la période de « galère ». Ils ont aussi bénéficié plus tôt que leurs aînés de la reprise économique de la fin des années 1990. Si le racisme est présent au quotidien, ces derniers ont adopté des ressources afin de faire preuve d’adaptation et de « flexibilité » comme en témoignent les parcours scolaires, les « jobs », les « soirées branchées » et les pratiques consuméristes.

• *Les « délinquants »*³¹ :

entre trafic de cannabis, recels et missions en intérim

Appartenant à la même classe d’âge que les *jeunes en voie d’insertion*, les *délinquants* s’en distinguent par leurs pratiques de sociabilité plutôt « déviantes ». Le groupe des *délinquants* dans sa majorité est composé de jeunes dont les parents sont originaires d’Algérie et plus précisément de la petite Kabylie. Ces jeunes occupent de manière intensive l’espace résidentiel à l’image des *galériens* présentés tout à l’heure³². Ces jeunes ont connu un important échec scolaire et méprisent les filières professionnelles en raison du sentiment de relégation sociale qu’elles suscitent : « *L’école ça sert à rien ! Ils nous ont niqués [...] Qu’est-ce que tu veux que je vais foutre en BEP ? C’est pour les ânes ! Vaut mieux rester faire de l’argent ! Sinon, voilà, je suis là et je sers le client pour le cannabis en cachette du père c’est tout ! Il faut faire du fric, le boulot ça paie pas ! Le business c’est mieux ...* » (B., 21 ans, sans profession, niveau 5^e, issu d’une famille algérienne).

Le fait de refuser ce type de filière qu’ils considèrent eux-mêmes comme de « deuxième zone » (qui ne les fera pas accéder à un emploi jugé gratifiant ou gagner beaucoup d’argent) leur donne l’impression de ne pas « perdre la face ». Ainsi, ces jeunes adoptent des comportements que l’on peut qualifier de plus « racaille » ou belliqueux – attitudes corporelles plus viriles, tenues vestimentaires proches du rappeur (port de casquette et baggy) – pour compenser un sentiment d’échec. Les *délinquants* se déplacent en petit groupe dans le territoire de la cité, ce qui les rend plus visibles que les autres. Néanmoins, à la différence de leurs aînés *galériens* qui utilisent l’espace résidentiel comme support identitaire, les *délinquants* de cette classe d’âge appréhendent leur territoire comme « zone commerciale » propice au petit trafic ; il semblerait que l’identité joue moins sur le lien au territoire que sur le rapport à l’argent³³ : « *Faut faire du fric ! C’est tout ! Les grands [les*

galériens ici] ils nous cassent la tête. Ils nous disent ramenez pas des mecs qu'on connaît pas, ils peuvent foutre la merde et se croire chez eux ! Pour eux, on dirait que le quartier c'est tout ! Nous on s'en bat les couilles, le jour où je me fais mon oseille je me tire ! » (K., 23 ans, sans emploi et sans diplôme, issu d'une famille algérienne).

Les *délinquants*, épargnés par la période difficile du début des années 1990, ont malgré tout des rapports très difficiles avec les institutions. Néanmoins, ils se distinguent des plus âgés par un individualisme plus poussé se manifestant ici par un trafic de cannabis extraterritorial en recherchant des « alliances » extérieures. Et surtout, ces jeunes *délinquants* font preuve d'une polyvalence (à la différence des *galériens*) car ils peuvent conjuguer trafic, missions d'intérim et formations à l'ANPE.

• Les post-adolescents³⁴ :
des jeunes à la croisée des destins

Les *post-adolescents* constituent le dernier groupe de jeunes visibles dans le quartier. Ils sont une vingtaine environ, tout juste majeurs : ce qui signifie dans cette cité une plus grande « autonomie » vis-à-vis des parents et surtout des frères aînés. À l'époque de l'enquête, cette jeunesse leur confère toutefois un « statut » de frère cadet³⁵. Ces *post-adolescents* qui regroupent des jeunes aux origines hétéroclites (marocaine, algérienne, tunisienne, portugaise ou encore française) occupent également l'espace de la cité de manière intensive à l'instar des *délinquants* mais ils ne se retrouvent pas dans les mêmes cages d'escalier. Ces jeunes n'ont pas encore véritablement tranché dans les choix de carrières qui s'offrent à eux³⁶. Les *post-adolescents*, mi-lycéens, mi-voleurs, mi-vacataires, sont par conséquent les adeptes du « système D » puisqu'ils s'adaptent en fonction des circonstances et des conjonctures.

« Moi, je m'en fous. On verra, on s'en tape. De toute façon, l'école ça sert à rien et fumer du shit non plus ! Ben bon, de toute façon l'avenir est bouché alors l'école ou autre chose... » (S., 19 ans, étudiant en BEP, issu d'une famille marocaine).

« L'école ouais. Je passe mon bac après je sais pas. La fac ça m'a l'air soûlant mais si je peux faire autre chose pourquoi pas ? Y'a pas grand-chose pour nous [...] L'avenir est bouché ! » (D., 18 ans, lycéen en terminale ES, petit receleur dans son lycée, issu d'une famille ouvrière française).

Ces *post-adolescents* se situent entre consommation ostentatoire de vêtements de marque, conjugaison de plusieurs activités parfois contradictoires (école,

délinquance, travail dans les marchés) et adaptation rapide à la conjoncture économique. Ces jeunes plus importants en nombre que les autres en raison de leur âge constituent un groupe en voie d'éclatement en raison d'une amorce de carrière ; en effet, une distance de plus en plus grande s'instaure entre les « sérieux » – qui sont en course pour un bac général et des études supérieures – et ceux qui sont en passe d'entrer dans une phase de délinquance. Pour cette dernière classe d'âge, l'appartenance au monde ouvrier fait davantage partie des manuels d'histoire – consommation, pragmatisme, individualisme – que de leur quotidien, contrairement aux trentenaires qui ont assisté une dizaine d'années plus tôt à la disparition des « banlieues rouges ».

■ Des codes culturels communs

Ce travail ethnographique montre les effets sociaux du délitement du monde ouvrier chez les jeunes d'une cité populaire. La fragmentation des rapports sociaux, visible à travers la manifestation des groupes dans l'espace local, en est l'illustration. Les différences de classe d'âge, d'aptitudes scolaires, d'intérêt pour la religion, d'investissement pour des activités dites délinquantes sont à l'origine de la pluralité des pratiques révélant une fragmentation du lien social entre jeunes habitant la même cité. Ces groupes montrent des processus d'individualisation qui marquent des ruptures significatives avec ce qui caractérise la « culture ouvrière ». De plus, il faut insister sur le caractère éphémère de ces assemblages visibles à l'œil nu et sur les possibilités de circulation des jeunes entre ces regroupements en raison de la porosité même des rapports sociaux facilitée, il est vrai, par le cadre d'interconnaissance.

C'est pourquoi il est important de souligner, et ce de manière paradoxale avec la manifestation de groupe observé dans l'espace résidentiel, qu'il existe également des codes culturels collectifs. Ces jeunes ont une biographie commune autour du passé migratoire des parents [Sayad, 1999 ; Tripier, 1990], des représentations sociales similaires en raison de leur histoire en France – entre racisme, exclusion politique et discrimination [Beaud, Masclat, 2006 ; Hajjat, 2005] –, des pratiques culturelles collectives autour de valeurs ruralo-maghrébines, de l'islam, de « références méditerranéennes » (culture de l'honneur), d'une culture populaire (moquerie, charriage) et de rue (rébellion).

Ces codes de conduite peuvent varier fortement d'un groupe à l'autre, mais on note la manifestation d'une sorte de « *conscience commune* » autour d'un destin collectif qui génère un fort sentiment d'injustice [Mar-

lière, 2008 ; Mucchielli, 2003]. Cette culture locale montre ainsi la nature des recompositions chez la jeunesse des cités d'habitat populaire depuis la désagrégation de ce qui caractérisait alors le monde ouvrier. ■

I Notes

1. Certains questionnements de jeunes furent plus insidieux concernant les motifs de ma véritable présence sur les lieux alors que j'habitais moi-même la cité.

2. Notamment concernant les sentiments de trahison, de culpabilité et de névrose à propos du chercheur qui enquête dans son milieu social d'origine.

3. Le quartier étudié se trouve à peine à quatre kilomètres de la porte de Clichy.

4. Un ouvrage – préfacé par Michel Verret – traite de la fermeture de l'usine Chausson et des résistances ouvrières locales pour éviter les licenciements massifs.

5. Un des discours récurrents des trente-naires rencontrés sur le terrain consiste à dire que comme Paris s'agrandit, on va les expulser vers Mantes-la-Jolie, puis Rouen et enfin Le Havre avant d'être jetés à la mer.

6. L'auteur montre que le sens du territoire n'est jamais neutre pour les habitants d'un quartier. Les frontières (autres cités, rues, habitations voisines, allées piétonnes...) délimitent en quelque sorte ce que nous appelons ici l'espace résidentiel.

7. Le lycée se situe au bout de la rue à 200 mètres de la cité.

8. Une grande partie de ces jeunes se réclament de la mouvance *salafis chaykhiste*.

9. Nous reviendrons dans notre deuxième partie sur la définition de ce groupe.

10. Le terme de groupe nous paraît plus neutre que celui de bande. En effet, la plupart des jeunes se retrouvent entre eux à travers des activités communes sans aller jusqu'à atteindre la logique de bandes avec les contraintes et les systèmes d'identification que cela implique. Le groupe qualifie davantage les modes de sociabilité observés chez les jeunes dans l'espace de cette cité.

11. Là encore, des subdivisions peuvent être faites entre ceux qui entrent dans des carrières dans le banditisme et les jeunes qui n'ont que des activités de petite délinquance.

12. Il y a des délinquants qui « se rangent » ou deviennent « musulmans pratiquants » alors

que certains étudiants peuvent décrocher et devenir à l'inverse des « zonards ».

13. Les travaux de Gérard Mauger reposent sur davantage de variables pour construire les trois pôles observés parmi les pratiques de sociabilité chez les jeunes d'origine populaire. Ils reposent sur plusieurs terrains également. Enfin, ce travail a également pour objectif d'opérer des analogies en effectuant des comparaisons socio-historiques entre les années 1970 et les années 2000.

14. Ce groupe rassemble des individus qui investissent régulièrement le côté rue situé au nord de l'espace résidentiel.

15. C'est ainsi que ces jeunes appellent l'épicier, non sans ironie.

16. Groupe d'une classe d'âge plus jeune que nous traiterons ultérieurement dans cet article.

17. En termes de la fois de savoir pratique mais également de savoir délinquant à la différence de leurs aînés *vétérans* qui avaient acquis des « compétences » en matière de vol qualifié par exemple.

18. Le premier est l'acte de foi *shahada* qui est invoqué de manière quotidienne ; le second correspond à l'exercice de la prière *salat* qui est accompli cinq fois par jour ; les trois piliers restants sont le ramadan *ramdan*, l'aumône *zakat* et le pèlerinage *hajj*.

19. Pour faire la prière du vendredi *jamoua*.

20. *Halal* signifie égorger selon le rite musulman.

21. La *sunna* correspond en quelque sorte aux recommandations et à la manière de vivre du prophète musulman à son époque.

22. Le fait de prier dans certaines mosquées peut constituer une suspicion des services de renseignements dont a été victime ce jeune. De plus, concernant ce titulaire d'un DESS, son diplôme obtenu en chimie a renforcé le soupçon du juge et de la police.

23. L'*hégire* consiste à quitter un pays non musulman pour vivre dans un pays musulman. Elle est également une obligation pour les *salafis* interrogés ici.

24. D'où l'appellation d'*invisibles* que je leur ai donnée en raison de leur absence dans l'espace public de la cité.

25. Un autre diplômé de troisième cycle en économie à Dauphine est devenu le leader de son groupe de copains de l'université dont une partie constitue la petite bourgeoisie parisienne. Il est à l'origine de bien des initiatives et me disait que venir de la cité, cela constitue une force lorsque l'on arrive à faire des efforts.

26. Ces jeunes en voie d'ascension sociale exportent un « humour des banlieues » souvent estimé car perçu comme exotique et original.

27. Notamment pour les jeunes au nom à consonance maghrébine.

28. La dénomination qualifiant ce groupe de jeunes est, à mon sens, la plus satisfaisante bien qu'imparfaite.

29. Sud du Maroc.

30. Je me suis rendu quelques fois avec certains d'entre eux dans des pavillons situés dans l'Essonne (entre Orsay et Gif) chez des enfants de la petite bourgeoisie. Les relations progressivement nouées avec certains jeunes de milieux sociaux différents et dans un lieu un peu éloigné de la cité sont liées à la présence de cousins qui habitent les cités HLM des Ulis (91). Mais ces jeunes qui ne paraissent pas agressifs (et ne font pas typé « jeune de cité ») ont développé un sens du relationnel qui fait oublier leurs « origines ».

31. Ces jeunes ne sont pas délinquants au sens juridique et pénal du terme. Pour être reconnu comme délinquant, il faut être passé par la justice, ce qui est loin d'être le cas de tous les jeunes ici. Il s'agit d'une dénomination personnelle afin de donner une précision sur ce qui caractérise leurs activités.

32. Ils se réveillent assez tard (vers 11 heures) et quittent l'espace pour rentrer chez eux aux alentours de 2 heures du matin.

33. Ce comportement n'est pas apprécié des plus âgés (les *galériens* notamment) qui y voient comme une sorte de désacralisation de l'histoire identitaire de la cité.

34. Ce groupe rassemble les plus jeunes devenus majeurs à l'époque de l'enquête.

35. Avec les inconvénients que cela comporte : obéissance aux frères aînés et soumission plus rapide aux injonctions des parents.

36. Les opportunités qui leur sont offertes sont semblables à celles qui peuvent exister pour les jeunes de milieu populaire.

I Références bibliographiques

BACQUÉ Marie-Hélène, Sylvie FOL, 1997, *Le devenir des banlieues rouges*, Paris, L'Harmattan.

BEAUD Stéphane, Olivier MASCLET, 2006, « Des "marcheurs" de 1983 aux "émeutiers" de 2005. Deux générations sociales d'enfants d'immigrés », *Les Annales, HSS*, n° 4 : 809-843.

BEAUD Stéphane, Michel PIALOUX, 1999, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard.

– 2003, *Violences urbaines. Violence sociale. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard.

BECKER Howard, 1985, *Outsiders. Étude de la sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.

BLANCHET Alain, 1997, *Dire et faire dire. L'entretien*, Paris, A. Colin.

BOUAMAMA Said, 1994, *Dix ans de marche des beurs, chronique d'un mouvement avorté*, Paris, Desclée de Brouwer.

BOUCHER Manuel, 2004, *Repolitiser l'insécurité. Sociographie d'une ville ouvrière en recomposition*, Paris, L'Harmattan.

BOURDIEU Pierre, Jean-Claude CHAMBOREDON, Jean-Claude PASSERON, 1966, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton.

DEWERPE Alain, 1998, *Le monde du travail en France*, Paris, Armand Colin.

DIGARD Jean-Pierre, 1976, « Muséographie et pratique du terrain en ethnologie », in René Creswell et Maurice Godelier, *Outils d'enquête et d'analyse anthropologique*, Paris, Éditions François Maspero : 123-141.

DUBET François, 1987, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard.

DUBET François, Didier LAPEYRONNIE, 1992, *Les quartiers d'exil*, Paris, Le Seuil.

ESTERLÉ-HÉDIBEL Maryse, 1997, *La bande, le risque et l'accident*, Paris, L'Harmattan.

FABRE Denis, 1986, « L'ethnologue et ses sources », *Terrain*, 7 : 3-12.

GABORIAU Patrick, 1995, *La civilisation du trottoir*, Paris, Austral.

GAULEJAC Vincent de, 1996, *La névrose de classe, trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes et Groupes.

HAJJAT Abdellali, 2005, *Immigration postcoloniale et mémoire*, Paris, L'Harmattan.

HALBWACHS Maurice, 1997, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.

KAUFMANN Jean-Claude, 1996, *L'entretien compréhensif*, Paris, Nathan.

KOKOREFF Michel, 2000, « Faire du business dans les quartiers. Éléments sur les transformations socio-historiques de

l'économie des stupéfiants en milieux populaires. Le cas du département des Hauts-de-Seine », *Déviance et Société*, 24, 4 : 403-423.

– 2003, *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Payot.

LEPOUTRE David, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997.

MARLIÈRE Éric, 2005, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris, L'Harmattan.

– 2008, *La France nous a lâchés ! Le sentiment d'injustice chez les jeunes de cités*, Paris, Fayard.

MASÉRA Bernard, Daniel GRASON, 2004, *Chausson : une dignité ouvrière*, Paris, Syllepse.

MAUGER Gérard, 1991, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 6 : 23-41.

– 1994, « Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires », in Christian Baudelot et Gérard Mauger (dir.), *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, L'Harmattan : 347-384.

– 2006, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin.

MUCCHIELLI Laurent, 2003, « Le rap de la jeunesse des quartiers relégués. Un univers de représentations structuré par des sentiments d'injustice et de victimation collectives », in Manuel Boucher et Alain Vulbeau (sous la dir. de), *Émergences culturelles et jeunesse populaire, Turbulences ou médiations*, Paris, L'Harmattan : 325-355.

OGIEN Albert, 1995, *Sociologie de la déviance*, Paris, A. Colin.

ROBERT Philippe, Pierre LASCOUMES, 1974, *Les bandes d'adolescents*, Paris, Les Éditions ouvrières.

SAYAD Abdelmalek, 1999, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil.

SCHWARTZ Olivier, 1990, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF.

TAFERANT Nasser, 2007, *Le business. Une économie souterraine*, Paris, PUF.

TERRAIL Jean-Pierre, 1991, *Destins ouvriers. La fin d'une classe ?*, Paris, PUF.

TISSOT Sylvie, 2007, *L'État et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique*, Paris, Le Seuil.

TRUPIER Maryse, 1990, *L'immigration dans la classe ouvrière*, Paris, L'Harmattan.

WEBER Max, 1965, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.

WIEVIORKA Michel (dir.), avec Philippe Bataille, Karine Clément, Olivier Cousin, Farhad Khosrokhavar, Séverine Labat, Éric Macé, Paola Rebughini, Nikola Tietze, 1999, *Violence en France*, Paris, Le Seuil.

I ABSTRACT

Youth of suburbs. Territories and cultural practices

The ways of life of the youth of suburbs “cités” are generally connected with representations homogenizing based on the image of a community of destiny. However, differences in cultural practices can be observed among them, according to their age group, their schooling cursus, affinities, or family origins. This article describes the variety of practices between those who are devout muslims, those practicing sports or even those engaged in criminal activities. Of course, migratory background combined to the local history creates a sort of common cultural reference which delineates common and specific cultural practices for the young people.

Keywords : Youth of suburbs. Culture. Family. Way of life. Migration.

I ZUSAMMENFASSUNG

Die „Jugendlichen der Vorstädte“. Forschungsfeld und kulturelle Praktiken

Die Lebensweisen der „Jugendlichen der Vorstädte“ scheinen sich mehr und mehr, im Namen einer Schicksalsgemeinschaft, zu vereinheitlichen. Wobei weiterhin Unterschiede bezüglich der kulturellen Praktiken der Jugendlichen existieren ; diese variieren je nach Alter, Schulbildung, Vorlieben, Art und Weise der kulturellen Praktiken sowie familiärer Herkunft. Der Artikel zeigt in welchen Punkten die Lebensweisen Jugendlicher aus einfachen Vierteln sich unterscheiden ; hierzu vergleicht er religiöse Jugendliche, solche die sich im Sportbereich engagieren und Jugendliche, die in strafbare Handlungen verwickelt sind. Dabei zeigt der Autor ebenso, dass die Jugendlichen gemeinsame spezifische kulturelle Praktiken haben ; diese basieren auf einer Art gemeinsamen kulturellen Nenner, der vom Migrationshintergrund und der lokalen Geschichte der Jugendlichen geprägt sind.

Stichwörter : Jugendliche der Vorstädte. Kultur. Familie. Lebensart. Migration.